

EN GRANDISSANT, EN APPRENANT

CES ADOS
QUI JOUENT
LES CASSE-COU

Pascal HACHET

• EDITIONS IN PRESS •

**CES ADOS
QUI JOUENT
LES CASSE-COU**

**CES ADOS
QUI JOUENT
LES CASSE-COU**

PASCAL HACHET

ÉDITIONS IN PRESS

127, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

E-mail : inline75@aol.com

www.inpress.fr

CES ADOS QUI JOUENT LES CASSE-COU.

ISBN 978-2-84835-449-1

©2018 ÉDITIONS IN PRESS

Conception couverture : Meriem Rezgui

Réalisation couverture : Meriem Rezgui

Mise en pages : Elise Ducamp

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

SOMMAIRE

Introduction	7
Chapitre 1	
Les prises de risque par excès ou débordement	21
Chapitre 2	
Les prises de risque par défaut ou repli.....	57
Chapitre 3	
Pourquoi se mettent-ils en danger ?	91
Chapitre 4	
Aider les jeunes casse-cou	115
Chapitre 5	
Aider les parents à comprendre et à intervenir.....	135
Conclusion	153
Bibliographie	157

INTRODUCTION

« Ne désire pas l'impossible. »

Léonard de Vinci

D'une certaine façon, tout est risqué. Dolivet (1991) souligne que « du petit d'homme à l'homme, tout n'est qu'entreprise pour conquérir un espace en un temps donné et [...] cette entreprise est pleine de risques car le territoire est déjà occupé par autrui ». Notre existence se caractérise donc par un risque ininterrompu. Mais notre rapport au risque n'est pas unique. Il se décline de quatre manières possibles.

➔ La vie est un risque

*« Le risque, c'est la vie. On ne peut risquer que sa vie.
Et si on ne la risque pas, on ne vit pas. »*

Amélie Nothomb

D'abord, quoi que nous fassions, il risque de nous arriver quelque chose. Le risque est un hasard. Chaque jour, nous traversons la rue ou nous circulons en voiture, nous mangeons des aliments pour lesquels le zéro défaut n'est pas garanti malgré toutes les précautions sanitaires, nous utilisons des appareils électriques et des outils tranchants, nous manipulons des objets pesants, nous sommes exposés aux caprices de la météo et à la mauvaise humeur potentielle de nos concitoyens, etc.

Ensuite, quoi que nous fassions, nous devons prendre des risques, sans que cela soit forcément rébarbatif ou terrifiant. Le risque, donc, est aussi une nécessité. Tomkiewicz (1989) rappelle que le risque est un moteur. Il permet au monde d'avancer¹. Le refus du risque lié à toute évolution

1. Ce psychiatre parle en connaissance de cause. Adolescent, il sauta d'un train qui

ou toute découverte aurait depuis longtemps mené l'humanité à sa perte. Duparc (2006) note avec humour qu'« il y a des risques à ne pas prendre de risques ». Toute expérience nouvelle implique une prise de risques, qu'il s'agisse de celle du bambin qui fait ses premiers pas ou de celle d'une société qui expérimente de nouvelles façons de vivre. La prise de risques est nécessaire au développement des étapes de la vie, en particulier à l'adolescence, où le sujet fait l'expérience de ses limites et de celle de ses proches. Tursz *et al.* (1986) observent que cette conduite lui donne « l'occasion de vérifier son pouvoir sur son corps et sur les choses ».

De plus, nous choisissons de prendre des risques, parce que nous y voyons une source de satisfaction. Le risque est alors un jeu.

Enfin, certains individus ne peuvent pas s'empêcher de prendre des risques, même s'ils les trouvent absurdes *a posteriori*. Le risque apparaît ici comme une compulsion, qui a pour origine une contrainte psychologique intérieure.

➤ L'adolescent et le risque : une rencontre inévitable

« J'aime celui qui veut l'impossible. »

Goethe

L'enfant se situe par rapport aux désirs de ses parents, qu'il s'y conforme ou pas. L'adolescent, lui, a davantage besoin d'exister en fonction de ses propres désirs. De plus, ces derniers sont souvent sexualisés, à la différence de ceux de l'enfant.

Autre point, il est rare qu'un enfant prenne des risques sans que ses parents ne le découvrent. Par exemple s'il met ses doigts dans une prise de courant, s'il oublie de fermer le robinet et fait déborder le lavabo après, s'il utilise les aiguilles à tricoter de sa mère pour transformer en passoire le front du baigneur en celluloïd que sa petite sœur affectionne tant ou s'il élargit avec un canif la fente d'une tirelire d'albâtre pour y chaparder de la monnaie... En revanche, c'est en dehors du cercle familial (là où se trouvent

emportait sa famille vers le camp de Treblinka. Ses parents restèrent dans le wagon et il échappa aux balles des soldats allemands juchés sur le train, alors que son beau-frère, malchanceux, venait de se faire tuer.

la plupart de ses repères coutumiers) que l'adolescent s'ingénie à faire des expériences plus ou moins hardies. Il est alors beaucoup plus difficile pour son entourage de savoir ce qu'il risque de commettre et/ou de subir.

Par ailleurs, l'adolescent est moins bien outillé sur le plan psychologique que l'adulte, car il n'a pas capitalisé assez d'expériences pour tirer des leçons de ses réussites et de ses échecs. Par conséquent, il connaît moins ses limites, ainsi que celles de son environnement, et il sait moins faire face à ce qui lui arrive, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur.

La transformation du corps au moment de la puberté et pendant l'adolescence a un retentissement psychologique important. Les limites corporelles s'élargissent : l'adolescent est plus fort² et sexuellement opérationnel. Cette modification physiologique génère le désir d'essayer (au sens vestimentaire) ce nouveau corps, d'en expérimenter les capacités. Cela se traduit par une recherche d'activités au travers desquelles le jeune pourra tester et éprouver sa sensorialité. Cette mise au banc d'essai est chevillée au conflit psychologique précis auquel le processus de maturation soumet chaque adolescent : autonomie *versus* dépendance. Ce conflit ne s'exerce pas de façon exclusive à cet âge de la vie mais il y atteint un summum.

Comme tout un chacun, dès que l'adolescent ouvre les yeux le matin, il prend des risques. Il encourt maints dangers qu'il n'a pas prévus et contre la survenue desquels il ne peut pas grand-chose. Comme tout un chacun, il lui faut prendre de manière active des risques même si, et c'est un point essentiel, il est moins tenu de le faire que les adultes. L'adolescent choisit également de prendre des risques. Cela semble caractéristique de son âge et, en la matière, l'adulte a une marge de manœuvre moins étendue : par exemple, fumer du cannabis dans la cour du lycée, au risque d'être surpris par un surveillant ou dénoncé par un autre élève, ou rouler tête nue en scooter pour épater la galerie. Dans le détail, le risque-jeu peut être décliné de trois façons différentes :

– L'adolescent prend des risques pour faire une expérience. Celle-ci sera sans lendemain.

– Il prend des risques pour « s'éclater ». Les expériences qui en résultent sont ponctuelles et quelquefois codifiées. Elles ont très souvent lieu entre

2. La puissance musculaire des garçons double.

copains et dans un contexte de fête. Les sociologues parlent à cet endroit de « comportement d'essai ».

– Le jeune prend des risques de façon régulière. Les expériences correspondantes sont *grosso modo* quotidiennes. Elles sont faites tantôt en bande tantôt de manière solitaire. L'adolescent a conscience du danger. Les Anglo-saxons parlent à cet effet de « comportement de prise de risque » (*risk-taking behavior*).

Pour la plupart des adolescents, la prise de risques n'ira pas plus loin, et c'est bien suffisant ! Le problème est que certains ont, de manière répétée, besoin de mettre en danger leur vie ou/et celle d'autrui ; par exemple relever n'importe quel pari dangereux, comme traverser la rue n'importe où et les yeux fermés, voire forcer la main à d'autres jeunes pour qu'ils fassent pareil ; ou encore refuser de manger pour peser le moins possible, sachant que la légèreté ne sera pas satisfaisante une fois atteinte et qu'elle donnera donc envie de maigrir encore. Ces jeunes ne savent pas où s'arrêter. C'est comme si rien ne faisait frein en eux. Ils veulent aller jusqu'au bout. On peut alors parler d'une « addiction à l'extrême ». S'ils vivent, c'est pour l'excès et le paroxysme. Cournut (2006) observe que ces « toxicomanes de l'action » sont de véritables « défonceurs » de soi³. Un tel rapport au risque s'avère toujours problématique car, dans ce cas, l'adolescent ne dispose d'aucun moyen psychique ou presque pour s'empêcher de passer à l'acte. C'est plus fort que lui. Bailly (1986) note que si les conduites de risque « visent le but de vivre », l'initiation patine chez certains adolescents : « Le sujet est incapable d'utiliser la fonction initiatrice de ces conduites ; au lieu de passer d'un état donné à un état réputé supérieur, il bloque son initiation au stade initial ; il se trouve fasciné par le moyen et le transforme en but. [...] L'acte fonctionne alors sans autre finalité que lui-même » (*ibid.*). De la même façon, Richard (2001) pointe l'existence de « rituels détraqués » qui restent bloqués dans le défi duel et de pratiques « hors de toute limite », par opposition aux prises de risques dites « maturantes », qui « introduisent à l'altérité et à la triangulation » (*ibid.*). Certaines prises de risques sont socialisatrices et d'autres le sont peu, voire pas du tout. Une épreuve auto-imposée, sans la reconnaissance par le groupe social de référence, se dérobe à l'inscription psychique.

3. Puis, lorsque ce style de vie se pérennise, des « défoncés » (*ibid.*) au long cours.

L'adolescent est assez peu amené à prendre des risques au nom du seul principe de réalité, sinon pour ne pas échouer à ses examens scolaires. Plus souvent qu'à d'autres âges, des jeunes se retrouvent de leur propre fait – mais au fond sous l'effet de mobiles inconscients qui leur échappent et les manœuvrent de façon implacable – dans des actions ou dans des situations dangereuses sur lesquelles leur libre-arbitre n'a pas prise⁴. Vus les enjeux de la crise d'adolescence, la prise de risques correspondante s'avère alors spectaculaire et parfois mortelle.

Le plus souvent, nous savons à peu près pourquoi nous prenons des risques. Nous sommes alors capables de fournir une explication à notre engagement dans le risque. Dans le registre du risque-nécessité, un adolescent pilote par exemple son scooter en dépassement de vitesse autorisée parce qu'il ne souhaite pas arriver en retard à un examen ou à un rendez-vous professionnel, voire galant. Dans le registre du risque-jeu, un jeune peut choisir de boire de l'alcool en quantité excessive parce qu'il fait la fête avec ses amis et parce qu'on l'a mis au défi d'avaler une bouteille de vin. Mais parfois, l'adolescent ne sait pas pourquoi il prend tel ou tel risque. Il agit en quelque sorte de manière automatique, en mode robot. Il se lance alors dans un comportement singulier, dont il a conscience ou pas⁵.

Au sujet des différents rapports au risque chez les jeunes âgés de 16 à 18 ans, Choquet, Ledoux *et al.* (1989) distinguent :

- les adolescents « sans problème apparent », qui représentent un quart de l'effectif ;
- les adolescents « intermédiaires », qui se recrutent chez les deux tiers de ces jeunes ;
- les adolescents « à problèmes multiples », qui constituent 10 % de cette tranche d'âge.

4. Le repérage de ces mises en danger fait partie de la « clinique des petits signes » encouragée par le Haut Comité de la Santé Publique, qui a consacré en 2000 une recherche-action à la souffrance psychique des adolescents et des jeunes adultes.

5. Lorsque ce comportement est le fait d'un adulte, les psychanalystes parlent de « névrose de destinée ». Le sujet se fourvoie au long cours dans des conduites d'échec répétitives. Par exemple, une femme ressent une attirance irrésistible pour les hommes violents, qu'elle a du mal à se résoudre à quitter et sans savoir pourquoi.

➤ La représentation du risque est subjective

On peut percevoir de façon correcte un risque pour ce qu'il est. On peut aussi le voir là où il ne se trouve pas. On peut enfin ne pas le voir là où il est pourtant réel. Selon les circonstances, chacun d'entre nous peut faire l'expérience de ces différentes représentations du risque. Toutefois, de nombreux individus ont une perception assez orientée des risques. Certaines personnes tendent à considérer que tout est risqué. Elles voient du danger partout. À l'inverse, d'autres tendent à considérer que rien n'est risqué. Elles ne voient de danger nulle part.

En fait, la perception du risque dépend de multiples facteurs. Esterle-Hedibel (1997) observe que les individus n'évaluent pas le risque de la même façon selon leur âge, leur sexe, leur catégorie sociale et leurs références culturelles. Chaque société définit, sous la forme d'un consensus collectif que les lois représentent avec plus ou moins de fidélité, la limite du risque acceptable. Ainsi les risques de maladies liées au tabac n'ont été énoncés comme tels que depuis quelques dizaines d'années (*ibid.*). Après avoir rappelé que le risque est un « aléa anticipable », Lascoumes (1993) explique qu'il n'existe pas de risque en soi mais « des façons, toujours spécifiques historiquement et culturellement, d'appréhender les situations d'incertitude » (*ibid.*). Lefaure et Moatti (1983) soulignent qu'un risque est perçu comme grave lorsqu'il apparaît menaçant pour la cohésion sociale.

La conscience de prendre un risque ou non est également influencée par l'écart temporel entre l'acte et ses conséquences néfastes. Ainsi, ne respecter aucun stop au volant constitue un risque immédiat. Si une collision advient avec un autre véhicule, ce sera tout de suite. À l'inverse, avoir des rapports sexuels non protégés peut constituer un risque à terme. Chez un jeune alors contaminé par le VIH, la maladie du sida – si elle se déclenche – surviendra souvent après plusieurs années. Il en va de même pour la distinction chronologique qui sépare un usage excessif du baladeur et une altération précoce de l'ouïe telle qu'un ophtalmologue pourra la constater. Autre exemple, c'est souvent à l'orée du troisième âge qu'une tabagie inaugurée à l'adolescence risquera de déboucher sur un cancer des voies respiratoires.

À certains moments, nous sommes conscients de nous trouver face à un risque, que nous choissions de le prendre ou pas. À d'autres moments, nous prenons des risques – plus ou moins accentués et que nous en soyons l'acteur ou pas – sans le savoir. À d'autres moments enfin, nous avons l'impression de prendre des risques alors qu'il n'en est rien ou peu. À l'adolescence, le sentiment de la prise de risque varie de manière considérable d'un individu à l'autre. Cette perception dépend en particulier de l'âge. Ainsi, lors d'une enquête épidémiologique dirigée par Arènes, Janvrin et Baudier (1998), où il était demandé quel risque avait été pris par plaisir ou par défi au cours du mois précédent, certains préadolescents ont répondu « J'ai fumé une cigarette », tandis que de grands adolescents ont affirmé avoir emprunté exprès une autoroute à contre-sens.

➔ Qu'est-ce que le risque à l'adolescence ?

« De temps en temps ça le prenait, une sortie dans le genre : [...] attraper un merdeux [...], marcher sur les mains le long d'une corniche pour gagner un dessert, s'enfermer dans le local-poubelle pendant des heures et en sortir couvert d'ordures et de rogatoons en faisant tourner un chat par la queue... Par ailleurs, c'était un mec très sérieux et formidable. »

Enrique Médina

Pour beaucoup de parents, adolescence rime avec prise de risques. Bien fou qui songerait à leur donner tort. Mais les choses sont beaucoup moins claires lorsqu'il s'agit de définir le risque. Qu'est-ce qui est risqué et qu'est-ce qui ne l'est pas ? En quoi les risques pris par les adolescents consistent-ils ? On peut répondre à cette question de trois façons.

On peut d'abord faire coïncider la prise de risque avec la pratique de certains sports spectaculaires où le frisson est garanti, tel le saut à l'élastique du haut d'un viaduc ou d'une grue. Précise, cette acception est toutefois très restrictive. Elle laisse de côté les expériences extrêmes étrangères au contexte sportif et, surtout, où la mise en danger est réelle.

On peut ensuite faire coïncider la prise de risques avec l'ensemble des situations où le corps de l'adolescent est susceptible d'être mis en souffrance. Outre certains sports, on peut ainsi inclure dans cette acception toutes les expériences adolescentes qui font frissonner ou mettent en danger,

même d'une manière relative : les excès en matière de conduite motorisée, les usages de drogues ou d'alcool, etc. Aucune des conduites à risque au cours de l'adolescence ne se trouve dès lors exclue.

Le risque ainsi conçu est assez varié pour ne pas gêner aux entournures. Mais il nous paraît appeler une troisième définition, plus adéquate pour notre propos. Il s'agit de prendre en compte les réactions qu'une expérience risquée déclenche chez les proches de l'adolescent, en premier lieu ses parents. Qu'observons-nous ? Bien souvent, l'adolescent est grisé, enthousiaste. Mais son entourage adulte est inquiet. Lui considère que son comportement n'a rien de dangereux. Eux si. Examinons les choses de plus près. Si l'adolescent joue à se faire peur, ses parents réagissent souvent par un sentiment réel de peur⁶. Comment comprendre ce phénomène ? Il semble que l'adolescent travaille à leur faire payer un prix. Lequel ? Sans doute celui de leur humanité trop humaine, de leur finitude, que le jeune enrage de découvrir au gré de sa propre croissance et qui lui impose un lourd travail de désillusion en ce qui concerne tant l'image qu'il se faisait de ses parents que celle qu'il a de lui-même. Il semble également que l'adolescent teste ainsi la capacité de son entourage à ne pas s'effondrer mais, au contraire, à faire preuve de répondant, sur fond d'anxiété modérée afin qu'il s'en démarque. Comme le note Weyergans (1997), « les parents sont distillateurs d'angoisse, mais ceux qui n'hériteraient d'aucune angoisse seraient bien démunis ».

Cette conception de la prise de risques présente plusieurs avantages. Elle prend en compte le fait, fondamental, que l'adolescent est en relation. Il l'est en premier lieu avec ses parents, même s'il consacre une énergie considérable à se démarquer d'eux et même s'il les tient facilement pour des personnes obsolètes (des « nuls » ou des ringards) qui ne le comprennent pas et ne lui apportent rien de bon.

6. Au jugé de ce phénomène, Fize (2012) estime que la crise juvénile est plutôt – sinon est en fait – celle des parents, « qui sont les plus démunis face aux transformations qui affectent l'individu pubère ». Cette affirmation iconoclaste ne se vérifie pas toujours dans la prise en charge éducative et psychologique des adolescents en souffrance et de leurs proches, ce que dément au moins l'occurrence, plus fréquente qu'on ne le pense, où un jeune consomme du cannabis ou de l'alcool pour être moins mal dans sa peau mais dont les parents attribuent à un rôle purement festif ou convivial à cet usage. Je rejoins par contre cet auteur lorsqu'il rappelle que la plupart des jeunes vont bien et grandissent sans aléa majeur.

Cette acception a certes pour conséquence de rendre très subjective la notion de prise de risques. En effet, ce qui paraît dangereux aux yeux de tel observateur (de telle mère, de tel père... voire de tel professionnel...) ne l'est pas pour tel autre. Il faut prendre le risque – c'est le cas de le dire ! – de particulariser ce que l'on qualifie de prise de risques si l'on veut préserver le fait clinique commun à toutes les conduites où l'extrême est recherché par un jeune.

En l'occurrence, loin d'être un comportement insensé, la prise de risques à l'adolescence fait toujours sens par rapport aux relations que le jeune entretient avec lui-même et, surtout, avec les différentes personnes vis-à-vis desquelles il met en scène sa problématique, dans le milieu familial – qui est en première ligne – comme en dehors de celui-ci : ses pairs, le meneur de sa bande de copains, la jeune fille (ou le jeune homme) avec laquelle il (elle) a envie de sortir, voire des adultes qui comptent pour lui (par exemple, un entraîneur sportif) et/ou qui sont amenés à s'occuper de lui (par exemple, un enseignant ou un éducateur). André (2004) repère bien qu'« il ne suffit pas pour faire une « crise d'adolescence » de prendre tous les risques. Pour qu'il y ait crise, que la crise soit un défi, encore faut-il que quelqu'un s'en aperçoive ». J'ajouterai que ce témoin doit pouvoir à la fois « pêter (un peu) un câble » face au jeune et lui donner des garanties de disponibilité, d'écoute et de répondant.

En substance, l'adolescent est aux prises avec la nécessité de rendre compatibles son désir de grandir (d'être autonome) et son besoin d'attaches. Pour formuler les choses autrement :

– Il n'y a de prises de risque à l'adolescence qu'aux yeux de tierces personnes.

– L'expérience du risque est une des modalités *princeps* par lesquelles l'adolescent travaille à concilier son désir d'indépendance et son besoin de dépendance affective et de soutien de la part de ses proches.

On parera toutefois à ce relativisme par l'introduction d'un autre facteur dans la notion de prise de risques : le bon sens ainsi que la loi désignent certaines conduites comme objectivement dangereuses. C'est ainsi que les singularités individuelles et familiales se trouvent bornées, nommées et parfois sanctionnées par le Tiers Social, que ce dernier prenne le visage de l'opinion publique ou celui du législateur.

➤ Quelques caractéristiques

Les adolescents sont capables de se représenter le risque, du moins le danger. Ils redoutent les gros ennuis, surtout les accidents de la circulation, le sida et le suicide. En revanche, comme l'observent Tursz *et al.* (1993), les jeunes évaluent mal les conséquences du risque : « Convaincus de leur invulnérabilité, ils ont une perception de la mort différente des adultes et en conçoivent mal le caractère irréversible ». Sur le plan quantitatif, les comportements risqués sont le fait d'un nombre grandissant d'adolescents. Sur le plan qualitatif, ces conduites tendent à revêtir des formes diversifiées et exacerbées. Prenons un exemple fort. Les alcoolisations brutales opérées dans un cadre festif, au risque du coma éthylique ou de la chute involontaire d'un endroit élevé. Notons aussi que certaines prises de risque exposent plutôt le corps de l'adolescent – ainsi la conduite imprudente d'engins motorisés – et que d'autres exposent plutôt le psychisme – sous LSD, drogue aux effets hallucinogènes, le jeune peut subir une désorganisation psychique durable et grave, voire rester « perché » en cas d'importantes fragilités psychologiques préexistantes.

Une chose est sûre, les adolescents disposent de moyens techniques accrus pour prendre des risques, par exemple au moyen des sports de l'extrême. Le saut à l'élastique en constitue un exemple spectaculaire et connu. Mentionnons aussi le ski hors-piste et le *fun-board* sauvage sur route. Dans les villes, le besoin juvénile de sensations fortes nécessite moins de matériel et de préparation technique, au risque de l'accident. En voici quelques illustrations :

– Le *skate*, lié à l'univers des adolescents. Fize et Touzé (1991) expliquent que le jeune *skater* « libère l'espace quadrillé par l'autorité publique et [...] le temps soumis aux rythmes effrénés des horaires scolaires et de la vie familiale. Il glisse sur l'un et l'autre ».

– Les *rollers*, que les adultes se sont appropriés sans état d'âme mais dont ils usent avec prudence. Les jeunes pratiquent parfois ce sport sur une piste « conquise » au sein d'un site cimenté, par exemple le parvis de La Défense.

– Le *tag* et le jeu du chat et de la souris avec les forces de l'ordre qui peut en résulter : « Je guette, je peinturlure et je me sauve ni vu ni connu ».

La prise de risques en milieu urbain fait partie intégrante d'un processus de réappropriation d'un environnement peu amène : « On rend le béton plus beau ».

La prise de risques à l'adolescence est différente selon le sexe. Elle semble plus masculine que féminine. Arènes, Janvrin et Baudier (*op. cit.*) observent en effet que les garçons sont deux fois plus nombreux que les filles à se déclarer friands de risques, besoin d'affirmation virile et de reconnaissance *ad hoc* oblige. N'y aurait-il aucune recherche de griserie ou d'exploit par les filles ? Peut-on trouver des éléments d'explication dans les modèles culturels et éducatifs ?

Le Breton (2012) note que si le mal-être des garçons se traduit plutôt par « une agression à l'encontre du monde extérieur », corrélative de leur besoin concurrentiel d'afficher leur valeur personnelle aux yeux de leurs pairs, celui des filles a tendance à s'intérioriser, « sur le mode de la retenue et de façon solitaire » (*ibid.*). Là où les premiers sont plutôt victimes d'accidents, les secondes sont plutôt malades. Le corps des jeunes filles apparaît alors comme « une caisse de résonance de leur relation douloureuse au monde : nausées, dépressions, douleurs diffuses, pertes de conscience, spasmophilie, tétanie, isolement, scarifications, ruminations suicidaires, troubles du sommeil, cauchemars » (*ibid.*). Ainsi, les céphalées marquent souvent des situations familiales où l'on se « prend la tête » (*ibid.*) et où l'adolescente peine à redéfinir sa place⁷.

Ces particularités genrées sont à relier au fait que les adolescentes utilisent plus que les adolescents l'émotion et la pensée pour affronter leurs difficultés. Les jeunes filles recherchent davantage de l'aide et du réconfort et osent exprimer leur douleur, en particulier au moyen de plaintes somatiques. Bolognini *et al.* (1994) remarquent que les garçons privilégient l'acte (et, souvent, la fuite) par rapport à la parole, ont une moindre capacité à anticiper les réalités stressantes, qu'ils tendent à dénier, et qu'ils

7. Comme je l'explique dans *Peut-on encore communiquer avec ses ados?*, un recours concomitant à l'écriture n'est pas rare. L'introspection creusée par le biais d'un journal intime ou d'un *blog* (contraction de mots anglais qui signifient « carnet de bord sur le web ») ouvert aux commentaires d'internautes vise alors à tisser un espace de significations qui fait contrepois au caractère aveugle et incompréhensible de la souffrance corporelle.

ne font face que lorsque les problèmes se dressent devant eux de manière incontournable.

Lorsqu'elle ne prend pas ou plus la forme d'une somatisation, la prise de risques des jeunes filles se loge souvent dans la relation amoureuse – à laquelle elles sont enclines à conférer un caractère d'aventure périlleuse – et dans ce qui la borne sur le plan chronologique : la rencontre et la rupture.

Autre point notable, les adolescents éprouvent des difficultés à prendre des risques sur des plans communs à l'espèce et, surtout, nécessaires à l'avènement dans le monde des adultes : l'orientation scolaire et la perspective de quitter les parents. C'est un peu « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? ». Cela montre surtout que l'adolescent est beaucoup moins à l'aise pour négocier avec certains aspects de la réalité qu'avec d'autres. En témoigne la façon dont il traîne les pieds ou s'esquive dès qu'il est obligé de prendre des décisions professionnelles et relationnelles qui l'engageront. En lien avec cette observation, un adolescent peut aimer prendre certains risques et refuser catégoriquement d'en prendre d'autres. On n'est pas forcément casse-cou tous azimuts. Tant mieux ! Mais selon la place où l'on se trouve – par exemple du côté des parents qui souhaitent que leur enfant se risque à esquisser le choix d'un métier, même alors que la question de l'orientation scolaire ne se pose pas encore –, c'est parfois dommage.

Arènes, Janvrin et Baudier (*op. cit.*) ont souligné d'importantes corrélations entre les différentes prises de risques à l'adolescence, par exemple entre celles qui concernent les accidents et la violence active ou subie et celles qui mettent en jeu la consommation de substances psychoactives.

Les risques pris par excès et les risques pris par défaut constituent les deux faces de la manière dont les adolescents se frottent aux limites, dans leur effort nécessairement tumultueux pour grandir.

Le choix par l'adolescent de tel ou tel type de conduite(s) risquée(s) semble être surtout dû à l'importance qu'il donne à l'activité de son corps (à ses mouvements) dans sa recherche de sensations, ainsi qu'à sa capacité d'assimilation psychique de ces dernières.

Ainsi, un jeune consommateur de substances psychoactives pour « planer » ou « comater » compte peu sur son corps pour éprouver des

sensations sans ces produits. En l'occurrence, ces drogues lui permettent de réaliser à volonté un état d'inertie prolongée, d'absence à soi-même durable. L'ancrage et l'impact corporels de cette consommation sont passifs et la participation motrice minimale. Cette participation est à peine plus consistante dans les excès alimentaires, où le corps devient un sac que l'on remplit ou que l'on vide de manière farouche. Dans tous les cas, on songe au besoin, repéré par Winnicott (1962), de « ne pas se sentir du tout », développé par certains adolescents terrifiés par leur vie affective et leurs sensations.

En revanche, dans les prises de risques avec passage à l'acte (l'usage incontrôlé d'un engin de locomotion, une sexualité imprudente, un comportement violent, une fugue), c'est la mise à l'épreuve du corps en mouvement qui engendre, de manière exclusive, des sensations. L'ancrage de la sensation dans la motricité est alors intégral.

Ces différents degrés de mobilisation de la participation corporelle dans la quête de sensations peuvent être combinés par un même adolescent et au cours d'une même mise en danger : par exemple, « biberonner » de manière plutôt passive une quantité importante d'alcool pour faire ensuite un rodéo avec une voiture volée.

Prendre soin des adolescents qui se fourvoient dans des risques excessifs mais aussi de leurs proches requiert de prendre également soin... des professionnels qui rencontrent ces jeunes sans toujours se sentir assez outillés pour les aider. À ce titre, cette réflexion s'adresse aussi aux professionnels de l'aide éducative (qui travaillent dans les champs scolaire, social et judiciaire, dans des institutions avec ou sans hébergement) et de l'aide sanitaire (corporelle et psychologique). Psychologue en exercice depuis près de trente ans, je n'ai jamais pu accompagner un jeune preneur de risques sévères qui n'avait pas bénéficié d'une prise en charge éducative préalable ou concomitante à ma propre intervention. Cette dernière a souvent permis en retour (en adjacence ou à la suite) de faire fructifier les avancées éducatives ainsi réalisées.

CES ADOS QUI JOUENT LES CASSE-COU

Consommation effrénée d'alcool, jeux brutaux dans les cours de récréation, courses-poursuites en scooter, défis, balades interdites... mais aussi scarifications, troubles alimentaires ou encore relations sentimentales compliquées : les adolescents jouent les casse-cou dans de nombreux domaines !

Pourquoi se mettent-ils en danger ? Quels sont les signaux qui doivent alarmer l'entourage ? Comment intervenir pour qu'un jeune ne mette pas sa vie en danger ? Quelles pratiques les parents peuvent-ils adopter au quotidien ? Auprès de quels professionnels peuvent-ils trouver des informations, des conseils et un soutien pour les adolescents et pour eux-mêmes ?

Ancré dans une longue pratique clinique auprès d'adolescents et de parents, ce livre interroge la rencontre inévitable entre l'adolescent et le risque et propose des solutions d'aide et de soutien pour accompagner ces jeunes casse-cou.

Pascal Hachet, psychologue et docteur en psychanalyse, travaille dans deux centres de prévention, d'accompagnement et de soin en addictologie de l'association SATO-Picardie. Il est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés aux adolescents, aux toxicomanes et aux secrets de famille, dont *Histoires de fumeurs de joints*. Un psy à l'écoute des jeunes, aux éditions In Press.



9 782848 354491

15 €

ISBN: 978-2-84835-449-1

• EDITIONS IN PRESS •

www.inpress.fr